



« ... je cherche l'amour. L'amour comme un vertige, comme un sacrifice et comme le dernier mot sur tout. La chose après quoi plus rien n'existe. »

« Je cherche la clef de ces évasions vers les pays désirés, et c'est peut-être la mort après tout. »
Lettres à Jacques Rivière

« Je cherche un cœur pur pour y prendre mon repos. »
Imitation de Jésus-Christ

Résumé : *Alain Fournier est mort au champ d'honneur, sur les Hauts-de-Meuse, le 22 septembre 1914, à vingt-huit ans. Le Grand Meaulnes est son unique roman, et c'est déjà le roman d'adieu d'un « exilé », d'un homme « de passage » sur la terre. Toute sa courte vie fervente, l'auteur sera marqué par la nostalgie de l'enfance et par un seul amour tragique : celui d'Yvonne de Qjèvre-court, alias Yvonne de Galais, l'héroïne du Grand Meaulnes, qu'il n'aura de cesse de poursuivre à travers son œuvre, entre quête du paradis perdu et quête de Dieu, quête de l'idéal et quête du bonheur jusque dans la mort, puisque « la véritable joie n'est pas de ce monde ».*

Mots-clés : *Enfance - Nostalgie - Amour - Mort - Dieu - Femme - Idéal - Pureté - Beauté - Bonheur - Destin - Mystère - Guerre - Désillusion*

Abstract: *Alain Fournier was killed in action on the Hauts-de-Meuse, on september 22th, 1914, at the age of Twenty-eight. Le Grand Meaulnes is his only novel, and it is yet the farewell novel of an "exile", a man passing through on earth. All his short, fervent life, the author will be marked by the nostalgia of Childhood, and a one, tragic love: Yvonne de Quièvre-court, alias Yvonne de Galais, the heroine of Le Grand Meaulnes, that he will not stop pursuing through his works, between quest of lost paradise and quest of God, quest of ideal and quest of happiness up to death, seeing that "the true joy is not from this world".*

Keywords: *Childhood - Nostalgia - Love - Death - God - Woman - Ideal - Purity - Beauty - Happiness - Fate - Mystery - War - Disillusion*

Resumen: *El escritor Alain Fournier murió en 1914, a los veintiocho años. Su única novela es El Gran Meaulnes, a la manera de despedida de un "exiliado", de un hombre de paso*

por la tierra. En su corta vida de fervor, lleva consigo la nostalgia de la infancia y de su único trágico amor: Yvonne de Qjèvre-court, alias Yvonne de Galais, heroína de su novela, a la que sigue buscando en su obra, buscando el paraíso perdido, a Dios, el ideal, la felicidad hasta en la muerte, pues "la verdadera felicidad no es de este mundo".

Palabras claves: infancia, nostalgia, amor, Dios, mujer, ideal, pureza, belleza, felicidad, destino, misterio, guerra, desilusión.

Il est un livre entre les livres qui depuis presque cent ans trône sur les rayons des bibliothèques adolescentes, écartant inlassablement la poussière, conjurant par sa pureté ineffable les lignes chaque fois plus basses, plus vaines et clairsemées qui s'y accumulent à mesure que la violence du réel progresse et vient englober, comme une grande nuit dénaturée, la trame magique du monde. Un livre qui possède l'aura lumineuse et la simplicité des affaires enfantines, épaves prodigieuses ramenées des tréfonds de la maison natale où l'on revient, mendiant silencieux, errer le temps d'une brève immersion en soi-même, comme en un lieu essentiel à redécouvrir ; mais aussi le parfum navrant des fleurs liées par d'anciennes promesses, oubliées dans de vieux pots de terre dressés parmi les ombres, et, surgissant d'entre les pages jaunies comme un relent plus cruel, la ressouvenance de ce que l'on a grandi sans retour et que les verts paradis sont, à jamais et pour toujours, hors d'atteinte.

Enfants, nous emportâmes d'un tel livre la merveille éparse, répandue sur nos songes, et peut-être qu'alors nous l'avons compris absolument, percevant seulement le signe des choses. Plus tard, comme nous avons atteint l'âge des héros, qu'ils étaient nos frères de qui pourtant nous étions séparés par leur science d'un amour plus vaste que nous-mêmes, dégradés déjà, nous n'y vîmes plus qu'une belle aventure un peu étrange, alors que notre tragédie commune y tenait tout entière. Mais de cela nous ne fûmes pas même conscients. Puis les années passant, et avec elles l'existence telle qu'elle suit son cours dérisoire et prodigieux, que tout semblait consommé et qu'il n'était seulement plus temps pour nous d'agir alors que nous étions enfin capables de voir comment il aurait fallu vivre, nous retournâmes à ces pages, poussés par quel invincible désir vers ce mystère irrésolu, cercle s'élargissant à mesure et au centre duquel nous avions bien senti qu'il fallait revenir, puisque désormais nous étions décidés à tout comprendre, à tout expier. Mais il est toujours trop tard, ou trop tôt, pour savoir se saisir et se fixer dans le cadre idéal qu'il faudrait.

Tel est bien l'un des enseignements du *Grand Meaulnes*, le livre d'apprentissage de toute la joie mais aussi de toute la peine, le livre de l'attente, de la défaite et du mystère, le livre de tous les âges de la vie et de notre défaite irrémédiable, au cœur duquel gît la réponse qu'on n'atteint pas sans mourir, puisqu'il est certain que « *le paradis ne peut plus être* », puisqu'il est bien sûr que « *la véritable joie n'est pas de ce monde*¹ ». Telle est encore la tragédie de celui qui en fut l'auteur *passionné*, pressentant pour nous la route du « *Pays sans nom* » qui se trouvait être aussi, fatalement, son chemin de croix, avant l'ascension.

Dans ce roman de l'enchantement désenchanté paru un an avant la Grande Guerre où Alain-Fournier devait, comme tant d'autres enfants, trouver la mort, et dont chaque ligne semble franchir, comme une eau irrésistible, la frontière sacrée, affleure sans cesse l'éternité, par ellipses, presciences ou surgissements, comme si déjà l'auteur, parvenu au terme de cette ascèse qui définit le vrai poète (il faut « *se conserver pur* », estimait-il), avait dépassé l'univers sensible pour pénétrer l'autre royaume. L'homme, lorsqu'il compose son récit, se tient alors exactement au faite de l'existence, là où le soleil s'ombre à force d'irradier, trépassant de sa propre lumière, jamais plus proche de ce secret que seule la mort, « *notre très précieux patrimoine* » d'après Claudel, délivre. Et si *Le Grand Meaulnes* reflète sa quête farouche, âpre et désespérée, s'il incarne ce *destin* après quoi tout est dit, il est aussi le livre de tous les impénitents qui s'efforcent de retrouver, par-delà les flétrissures, les blessures et les trahisons, et sachant bien qu'ils ne pourront jamais la reconquérir, seulement périr de son souvenir, la beauté perdue.

Alain-Fournier existât-il jamais ? N'est-il pas depuis toujours, malgré d'autres lignes de sang, l'homme d'un seul livre, le poète, le messenger, l'« *exilé²* » sur la terre, suspendu entre ce monde et l'autre comme l'étoile vespérale entre l'ombre et le jour, l'ange tombé se souvenant de ce qui fut et jamais ne reviendra, poursuivant sans relâche, dans les linéaments blonds d'un même visage de femme entraperçu, dans les sentes natales et jusque dans la cendre, la grâce enfuie ? N'est-il pas, de son propre aveu, « *de passage³* » et « *seul au milieu de la terre⁴* », élisant entre toutes, comme une épitaphe précoce, cette phrase de Constant : « *Je ne suis peut-être pas tout à fait un être réel* », ou confiant à sa sœur, un autre soir de détresse : « *Je maintiens que je ne suis pas d'ici⁵* » ? Ne le pressent-il pas lui-même : « *Je suis devant le monde comme quelqu'un qui fait son choix avant de s'en aller* » ?... Et si le doute était permis de ce qu'il ne parlât que de son cœur, son propre cœur avec quoi l'on peut toujours tricher lors des grandes crises amères, par lassitude ou pure volupté de chagrin, il faut dire encore ce qu'il confia à propos de Meaulnes, l'autre moi-même : « *Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller⁶* », et, par-dessus tout, l'étrange, la lucide parole de l'ami Jacques Rivière : « *Tu es entré dans le monde, et il semble que tu n'y sois qu'en attendant d'en sortir⁷*. »

Ainsi serait-on tenté de ne voir en lui qu'un chantre idéaliste, un maître du renoncement gorgé de morbidesse et de mélancolie, s'il n'avait aussi, passionnément, aimé la vie. La vie à *cœur perdu*, comme recherche paroxystique et assise majeure d'un ailleurs à réentrevoir, d'un amour à réinventer, et d'où sourd toute magie. « *Je n'aimerais pas jusqu'au vertige le Pays sans nom, écrit-il, si je n'étais pas sûr qu'il existe quelque part dans l'univers⁸*. » Or telle est bien la ferveur particulière de l'enfance : tout croire, c'est-à-dire tout oser⁹. « *Je demande quelqu'un qui croie et qui veuille, quelqu'un pour qui tout soit possible, auprès de qui tout soit possible - un pour qui rien n'existe mais seulement son désir¹⁰*. » Meaulnes sera celui-là, qui fera resurgir, dès son arrivée à Sainte-Agathe ce fameux « *dimanche de novembre 189...*¹¹ », comme un magicien, l'enfance de François Seurel, du fond de ces greniers proches et lointains où elle s'était retirée tout entière, aux côtés des vieux livres de prix, par la seule grâce d'une épave de Quatorze Juillet ressuscitée. Prélude

d'une merveille plus grande, puisque « *tout à l'heure peut-être, au tournant du chemin, il vous montrera du doigt en souriant le Beau Domaine Perdu qu'on n'a jamais vu qu'en rêve*¹². »

Dont acte.

« *Chacun se crée la réalité qu'il a méritée* », posera Fournier avant d'ajouter : « *Jamais [elle] n'a déçu celui qui avait le courage et l'imagination nécessaires pour croire en elle*¹³. »

Rêver l'événement pour qu'il survienne, croire à la « *Belle qui viendr[a]*¹⁴ », aux miracles c'est-à-dire, précéder leur surgissement par un retour perpétuel au souvenir, *désirer* le réel passionnément, jusqu'à en percevoir l'essence sainte : telle est son ambition secrète et poétique, sa profession de *foi*, « *substance des choses que l'on espère*¹⁵ ». « *Je voudrais, dit-il, exprimer le mystère du monde inconnu que je désire*¹⁶ ». Or le désir, à son front extasié, ne sera jamais rien d'autre que l'amour¹⁷, qui seul permet l'entrevision. Ainsi est-il « *celui qui sait l'immensité et le mystère de toutes les vies [...], 'le nocturne passeur des pauvres âmes', des pauvres vies. Je les passerais sur le rivage de mon pays où toutes choses sont vues dans leur secrète beauté*¹⁸. » Le regard enfin dessillé perçoit alors « *le Domaine mystérieux* », le « *double* »¹⁹ des choses, comme une trouée d'azur dans les brumes opaques que nous tissons :

Pour la première fois me voilà, moi aussi, sur le chemin de l'aventure. Ce ne sont plus des coquilles abandonnées par les eaux que je cherche, [...] ni des orchis [...], ni même [...] cette fontaine profonde et tarie, couverte d'un grillage, enfouie sous tant d'herbes folles qu'il fallait chaque fois plus de temps pour la retrouver... Je cherche quelque chose de plus mystérieux encore. C'est le passage dont il est question dans les livres, l'ancien chemin obstrué, celui dont le prince harassé de fatigue n'a pu trouver l'entrée. Cela se découvre à l'heure la plus perdue de la matinée, quand on a depuis longtemps oublié qu'il va être onze heures, midi... Et soudain, en écartant, dans le feuillage profond, les branches, avec ce geste hésitant des mains à hauteur du visage inégalement écartées, on l'aperçoit comme une longue avenue sombre dont la sortie est un rond de lumière tout petit²⁰.

Le voyant révèle « *la jointure, l'endroit du passage*²¹ », et la magie du *Grand Meaulnes* naît de cette alchimie subtile entre le rêve et celle que Péguy nomme « *la maîtresse réalité* », dont la flamme intérieure jaillit, en raison de sa plénitude même. « *Pourquoi ne voulez-vous pas croire à la terre*²² ? » demande naïvement le poète à ceux qui ne peuvent concevoir « *la vraisemblance de l'apparition du mystérieux dans la réalité journalière*²³. »

Cette conviction péguyste que c'est par le rêve que l'on atteint au vrai, c'est-à-dire à l'ineffable, était ancrée dans le cœur de Fournier bien avant sa rencontre de « *l'apôtre* » en 1910, dont il devint aussitôt le frère tendre et indéfectible²⁴. En 1909, il évoque déjà le « *goût violent de surnaturel descendu sur la terre*²⁵ » qu'il affectionne dans certains passages de cette Bible qu'il lit avec ferveur depuis trois ans, et pose que son « *livre futur sera peut-être un perpétuel*

*va-et-vient insensible du rêve à la réalité, 'Rêve' entendu comme l'immense et imprécise vie enfantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en rumeur par les échos de l'autre*²⁶. » Et d'annoncer la pierre angulaire de son œuvre et de sa vie : l'enfance²⁷.

L'enfance comme médiation capitale, comme rédemption. L'enfance comme résurrection. La rappeler en soi, et, par là, retrouver le chemin vers l'idéal, puisqu'il n'est pas d'idéal sans pureté reconquise. Ressusciter « *les origines enfantines et mystérieuses de [l'] âme* » pour « *recommencer à vivre et à désirer*²⁸ », c'est-à-dire à aimer. Alors seulement, parce que l'on sera « *assez fervent et assez haut* », aura-t-on la chance de « *rencontrer son amour au détour d'un chemin*²⁹ ». La rencontre miraculeuse d'Yvonne de Quièvrecourt en témoigne. « *... à quelle hauteur étais-je donc arrivé lorsque je l'ai atteinte*³⁰ ? », s'interroge Fournier. Et n'avait-elle pas été croisée déjà au cours immaculé de l'enfance : « *Je songe à l'Un, petit garçon, qui me ressemble [...]. On me mettra peut-être [...] avec Elle qui me fait pleurer dans mon lit, et qui est belle*³¹ » ?...

L'exigence de perfection, comblée par « *la Belle aventure*³² », par cet amour idéal que seul un destin contraire ne permit pas de poursuivre, conduira le poète à éprouver impitoyablement les cœurs qui passèrent ensuite entre ses mains³³. Quièvrecourt, alias Yvonne de Galais, Mélisande³⁴, Antigone³⁵, Taille-Mince³⁶, Amy Slim³⁷, Elle³⁸ ou Colombe Blanchet³⁹, éternellement blonde aux yeux bleus, éternellement haute, pure et fragile, éternellement *enfantine*, perdue aussitôt que trouvée dès ce jeudi d'Ascension 1905 où il la croise Cours-la-Reine, et dont chaque année le verra fêter dans la dévastation l'anniversaire de la rencontre, restera à jamais l'emblème de la Beauté *réentrevue* :

Le mot pureté est celui qui lui convient toujours ; à sa toilette, à son grand manteau marron, comme à son corps que je n'ai jamais imaginé, comme à son visage. Cependant cette toilette de dame, si belle et si française qu'elle fût, semblait encore trop lourde pour la sveltesse de son corps mince et grand, et pour sa taille invraisemblable. Je n'ai jamais vu rien de si enfantin et de si grave à la fois. Quoique je l'aie vue sourire, une fois, il y avait dans ses yeux cette désolation convenable, insondable et bleue de la mer, sur les plages de la côte d'Argent ou de la Méditerranée - d'où elle venait. Elle était hautaine (et noble). Elle m'a d'abord marqué le même dédain qu'à ceux, sans doute, qui pensaient l'approcher. On ne l'approchait pas. C'était une demoiselle, sous une ombrelle blanche, qui ouvre la grille d'un château, par quelque lourd après-midi de campagne. Certes, je n'ai jamais vu de femme aussi belle - ni même qui eût, de loin, cette grâce. C'était comme une âme visible, exprimée en un visage et vivant en une démarche. C'était une beauté que je ne puis dire. [...] C'était en tout cas l'âme la plus féminine et la plus blanche que j'aie connue ; c'était une dame de village à la procession des Rogations ; c'était une hampe de lilas blanc ; c'était une soirée déserte d'été où l'on a découvert, en fouillant dans les tiroirs, une paire de minuscules souliers jaunis de mariée, avec de hauts talons comme on n'en porte plus. Notre rencontre fut extraordinairement mystérieuse. [...] Cet amour, si étrangement né et avoué, fut d'une pureté si passionnée, qu'il en devint presque épouvantable à souffrir [...]. Quand je pense maintenant qu'il y eut des jours où j'étais près d'elle, où elle me parlait - j'ai

beau tendre mon imagination : il faudrait être fou pour le croire. [...] Quand nous nous quittâmes [...], elle se détourna pour me regarder. Je fis quelques pas jusqu'au pilastre suivant, mourant du désir de la rejoindre. Alors, beaucoup plus loin, elle se tourna une seconde fois, complètement, immobile, et regarda vers moi, avant de disparaître pour toujours⁴⁰.

Commence alors la quête éperdue « *d'Yseult aux blonds cheveux* »⁴¹, reconnue, revue partout, chez Botticelli, Watts, Rossetti, Decote, Ibsen ; et partout ce sera « *à mourir, à jurer que c'était elle, grande, la tête un peu tombée, un soir* »⁴². Mais l'idéal a fui pour toujours : l' « *hautaine jeune fille blonde* »⁴³ deviendra l'épouse d'un autre, puis la mère d'enfants qui ne seront pas les siens. « *Elle est plus perdue pour moi que si Elle était morte. Je ne la retrouverai pas dans ce monde* »⁴⁴.

Dès lors, comment passer le temps d'une existence dont on sent bien que plus jamais elle ne comblera ? Comment aimer encore, sans voir « *que tout est mort, que tout a ce goût-là* »⁴⁵ ? « *... je suis las de vouloir la vie* »⁴⁶, confiera Fournier pour qui la saveur de l'amour est invinciblement *nostalgique*, et la femme aimée la « *rappelleuse d'heures, de pays et de paysages* »⁴⁷ de l'enfance, et paysages d'enfance même. Yvonne disparue, le chemin du Royaume entrouvert s'estompe et se perd à nouveau dans la nuit. « *Mes pays n'ont plus ce visage, visage fermé, mystérieux et adorable. Mes routes ne mènent plus vers les pays de cette âme, pays curieux et mystérieux comme elle. J'ai perdu ces imaginations délicieuses et amères qu'elle suscitait en moi et qui étaient toute ma vie. Maintenant je suis seul au milieu de la terre* »⁴⁸. « *Le Grand Meaulnes*, pourtant, naîtra de cette souffrance féconde, et la résoudra en partie : toujours le bonheur restera « *cette chose monstrueuse qu'il faut habiter* »⁴⁹.

Mais au-delà de l'enfance, au-delà de l'amour même, n'est-ce pas une espérance plus vaste qu'il s'agit d'embrasser ? Yvonne, alors, serait la dantesque médiatrice entre terre et absolu, puisque « *c'est chez [les femmes] que j'ai trouvé, le plus à nu, comme écorchée, [...] l'âme* »⁵⁰. Allons plus loin : ne serait-elle pas, en dernier idéal, Marie elle-même, que le poète quêttera jusqu'au rocher de Massabielle, jusqu'à cette Lourdes qui le fascine et l'émeut chaque fois aux larmes⁵¹ ? : « *... l'autre jour est-ce que je ne me suis pas montré à moi-même que tout mon livre aboutissait à quelque grand triomphe de la Vierge* »⁵², écrit-il à Rivière.

L'amour, l'enfance, la Sologne, tout cela se brouille et se jette comme les larmes ou un grand brouillard d'hiver pour s'unir transfiguré, en une seule attente : l'attente de Dieu, rejeté puis rejoint dans le doute, la souffrance et l'inquiétude, mais partout pressenti. « *Quelque chose désespérément me réclame et toutes les routes de la terre m'en séparent* »⁵³. Fournier, comme Meaulnes, rejettera l'amour terrestre au seul profit de l'amour divin. Ni l'un ni l'autre, donc, ne fut ce « *grand ange cruel* »⁵⁴ que certains virent en eux. « *Dans la dernière partie, le héros retrouve Antigone. Il y aura là un renoncement [...] plus beau que celui de La Porte étroite. Parce qu'il ne sera pas sans raison. Parce que, derrière ce geste de renoncement humain, on sentira tout le royaume de la joie conquis* »⁵⁵.

Car tel fut, toujours, le but ultime. Aucune conversion ne sortit pourtant de la terrible crise du 5 janvier 1907 « provoquée » par la découverte de Claudel, le « *cruel missionnaire* », « *l'effroyable pasteur d'âmes*⁵⁶ ». Rien donc n'en sortit puisque pas même le catholicisme « *n'a [...] suffi encore à remplir notre grande âme*⁵⁷ ». Le miracle attendu ne se produira pas davantage à Lourdes, deux ans plus tard : « *Nous avons bu aux gobelets de la fontaine [...]. L'eau était froide et bonne. Mais quel était ce goût que j'aurais voulu y trouver et que je n'ai pas encore senti*⁵⁸ ? »... Mais qu'importe au fond puisque demeure le grand désir, l'élan d'amour inextinguible : l'essentiel n'est-il pas, comme saint Augustin le rappelle, d'avoir l'âme « *naturellement chrétienne* » ?... Fournier lui-même le pressent, en évoquant, sur les chemins de Lourdes, la présence à ses côtés d'un compagnon « *plus catholique, mais moins croyant que [lui]*⁵⁹ », ou lorsqu'il reconnaît, dans un courrier de mai 1913 adressé à Charles Morice : « *... nous, qui sommes depuis longtemps chrétiens, nous à qui il manque seulement le courage de nous l'avouer.* »

N'en doutons plus : *Le Grand Meaulnes*, bien que Dieu n'y soit jamais nommé, est une œuvre éminemment, profondément chrétienne. Le « *Domaine sans nom* », tout ce paysage inconnu pressenti à travers les branches où l'on enfonce un visage extasié, n'est autre que le paradis perdu retrouvé, la bonté de Dieu visible sur la terre. L'écrivain souffrira pourtant de ses doutes, dont il craint qu'ils ne l'éloignent à jamais de la réponse espérée. Mais il pressent aussi que Dieu l'attend au bout du chemin, que le Royaume perdu ne s'atteint que dans la mort, là où la pureté peut se concevoir à nouveau, et cette fois pour toujours : « *Je ne puis croire que Dieu m'a tant montré, tant promis, et ne me donnera rien*⁶⁰. »

Alain-Fournier disparut au champ d'honneur, sur les Hauts-de-Meuse, le 22 septembre 1914, fiché dans le cœur d'une enfance à peine trahie. Étrangement, on ne retrouva son corps que soixante-dix-sept ans plus tard. Aussi bien eût-il pu demeurer celé à jamais : son œuvre est éternelle, son cœur y tient vivant. Il arrive même qu'à nos fronts glacés flottent encore, à certaines heures de la nuit où nous acceptons enfin de faire silence afin de rappeler le monde en nous, les noirs yeux liquides du poète, ceux-là même dont Thomas Hardy put dire qu'ils « *dévoilaient des dispositions inouïes à la souffrance* ». Or si l'ange se fit homme, si sur cette ossature de vent vinrent se greffer un peu de chair vive et un cœur saignant, l'espace d'une jeunesse, ce ne fut qu'afin de quêter l'absolu sur la terre, de capter l'essence magique des choses, d'éprouver brièvement l'amour terrestre, qui est encore amour de Dieu, de se souvenir enfin du paradis puisque « *tout est déjà passé*⁶¹ », *souffrir* c'est-à-dire, avant de rejoindre l'éternité, dès l'enfance entrevue, et seule patrie des cœurs démesurés. Car « *c'est seulement à l'heure de la sueur de sang que l'âme a pu se faire entendre et que le Christ a obtenu réponse*⁶² ». Et l'homme évidemment se fit poète, « *rêveur sacré*⁶³ » puisque la poésie est effusion d'âme, médiation, arche tendue entre le visible et l'invisible, voix de l'invisible et recréation de la beauté, reconquise par la foi d'un enfant : « *Je ne crois qu'à la poésie*⁶⁴ », disait-il.

L'ange, dévasté par son désir de pureté. Comment, à le lire, ne pas voir que l'amour est le principe majeur qui traverse l'art et l'irrigue de bout en bout, ce qui ravage l'âme et guide la main du poète en lui découvrant la lumière

du monde ? Ici gît le miracle du *Grand Meaulnes*, dans cette révélation que l'art conjure le mal par la pureté qu'il atteint, à travers son absence même... Et combien, vaincue par le monde pour l'avoir tant espéré, cette exigence résonne-elle en notre âme, nous qui l'avons formulée tant de fois, qui la formulerons encore jusqu'à ce que, détachée parfaitement de la réalité basse et décevante, nous rejoignons à notre tour la grande nuit profonde *afin d'y prendre notre repos*, semée des seules clartés de l'immense espérance ?...

Apollinaire voulait « explorer la bonté⁶⁵ ». L'Enfant, quant à lui, parcourut le chemin jusqu'au terme, jusqu'à la mort. « *C'est ainsi que je m'avancerai à travers le monde, avec un grand amour, silencieux et caché, de toute chose. Mais parfois mon désir [...] sera si grand qu'il plongera de l'autre côté⁶⁶* », car « *tant de pureté ne peut pas être de ce monde⁶⁷* ». « *Je pars content⁶⁸*. »

Notes

¹ *Une amitié d'autrefois. Lettres choisies de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier (1905-1914)*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2003, 4 avril 1910, p. 249.

² « *Mais je me disais tout à l'heure que personne au monde n'est aussi exilé que moi.* » Alain-Fournier, *Lettres à sa famille (1898-1914)*, Paris, Émile-Paul, 1949, « pour Jacques et Isabelle », septembre 1911, p. 370.

³ « *Je me sens ici de passage* ». Alain-Fournier, *Lettres au petit B.* précédées de *La Fin de la jeunesse* par Claude Aveline, Paris, Émile-Paul, 1930, 10 août 1908, p. 126.

⁴ *Une amitié d'autrefois*, 21 août 1907, p. 293.

⁵ *Lettres à sa famille*, p. 370.

⁶ *Une amitié d'autrefois*, 4 avril 1910, p. 249.

⁷ *Ibid.*, Rivière à Fournier, 30 mars 1910, p. 246.

⁸ Lettre inédite de Fournier à André Lhote parue dans *Comœdia* en date du 25 janvier 1942.

⁹ « *Or une seule chose est nécessaire. Et puisqu'elle est nécessaire elle est possible. [...] Nous nous mourons de faiblesse, nous nous mourons de ne rien oser.* » *Lettres au petit B.*, 2 novembre 1912, p. 182.

¹⁰ *Ibid.*, 10 août 1908, p. 124.

¹¹ Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes (1913)*, Paris, Éditions g. p., coll. Super, p. 7.

¹² *Lettres au petit B.*, 2 novembre 1912, p. 181.

¹³ Lettre à André Lhote, 16 janvier 1910.

¹⁴ Alain-Fournier, « L'ondée » (avril 1905), *Miracles, poèmes et proses (1905-1911)*, Paris, Fayard, 1986, p. 13. Ce poème propitiatoire et prémonitoire est, à l'instar du « Conte du soleil et de la route », antérieur de deux mois à la rencontre *miraculeuse* de la blonde Yvonne de Quièvre-court. Dans ces deux textes, « Elle » est déjà présente mais n'est pas encore blonde, un motif magique qui reviendra de façon quasi obsessionnelle dans l'œuvre d'après la rencontre (cf., dans le même recueil, « À travers les étés » (juillet 1905), « Et maintenant que c'est la pluie... » (janvier 1906), « Dans le chemin qui s'enfonce à la ferme » (août 1906), « Le corps de la femme » (décembre 1907), « La partie de plaisir » (mars 1909), « Dans le tout petit jardin en pente » (mai 1909), mais aussi, bien sûr, *Le Grand Meaulnes et Colombe Blanchet*).

¹⁵ *Épître de saint Paul aux Hébreux*, XI, 1.

¹⁶ Alain-Fournier, Jacques Rivière, *Correspondance (1905-1914)*, Paris, Gallimard, 1926-1928, tome II, 15 décembre 1906, p. 359.

¹⁷ « *Au fond ce que j'appelle Force, ce que tu appelles amour, ce que Gide appelle volupté, c'est toujours la même chose, c'est toujours le désir.* » *Une amitié d'autrefois*, Rivière à Fournier, 30 août 1906, p. 133.

¹⁸ *Ibid.*, 26 décembre 1906, p. 73.

¹⁹ « Comme il faudra, mon ami, que tu t'appliques à souffrir de la profondeur de chaque chose, de sa répercussion, de sa perspective ! Mais quelle joie aussi ! Quel triomphe si tu triomphes, si tu restitues, solidifié en mots, ce paysage second, ce double qui s'entrevoit derrière la vie. » *Correspondance*, tome III, Rivière à Fournier, 4 décembre 1906, p. 378 (je souligne).

²⁰ *Le Grand Meaulnes*, p. 138. Seurel parle.

²¹ *Une amitié d'autrefois*, Rivière à Fournier, 14 septembre 1909, p. 241.

²² Lettre à André Lhote, 16 janvier 1910.

²³ Péguy, Alain-Fournier, *Correspondance. Paysages d'une amitié* (1910-1914), Paris, Fayard, 1990, p. 39.

²⁴ « Au moment où Fournier venait de se décider à saisir son rêve par les ailes pour l'obliger à cette terre et le faire circuler captif parmi nous, Péguy [...] le fortifiait dans la croyance que 'les rêves se promènent' [...]. Il lui montrait le surnaturel immanent à la vie quotidienne. » Jacques Rivière, introduction à *Miracles*.

²⁵ Lettre à André Lhote, 29 décembre 1909.

²⁶ *Une amitié d'autrefois*, 22 août 1906, p. 271.

²⁷ « Mon credo en art et en littérature : l'enfance. Arriver à la rendre sans aucune puérité, avec sa profondeur qui touche les mystères. » *Ibid.*.

²⁸ *Ibid.*, 20 septembre 1908, p. 196.

²⁹ *Lettres au petit B.*, 10 août 1908, p. 124-25.

³⁰ *Une amitié d'autrefois*, 26 janvier 1907, p. 292.

³¹ *Miracles*, « Conte du soleil et de la route », p. 15-16.

³² *Une amitié d'autrefois*, 27 mai 1906, p. 289.

³³ Celui de Jeanne Bruneau notamment, l'amour « terrestre » de Fournier, par opposition à l'amour idéal avec Yvonne, qui inspira le personnage de Valentine dans *Le Grand Meaulnes*. Il dira à son propos : « Elle était très belle, extraordinairement intelligente, elle avait presque toutes les meilleures qualités. Sauf la pureté, et c'est pourquoi je l'ai tant fait souffrir. » *Correspondance*, tome IV, 13 septembre 1910, p. 245.

³⁴ Meaulnes, à l'annonce du nom d'Yvonne de Galais qu'il vient de lui demander, aura cette étrange réponse : « Le nom que je vous donnais était plus beau. » *Le Grand Meaulnes*, p. 82. Depuis, nous savons par Isabelle Rivière que « c'est Mélisande [que Fournier] voulait[] dire. » Isabelle Rivière, *Images d'Alain-Fournier* (1938), Paris, Fayard, 1989, p. 252. On se rappellera l'importance que revêtit pour la jeunesse de l'époque, et pour Rivière et Fournier en particulier, la découverte du *Pelléas et Mélisande* de Debussy, créé à Paris en 1902.

³⁵ « Vous comprenez, mon livre [*Le Grand Meaulnes*], c'est l'histoire de Shelley : 'Certains d'entre nous ont rencontré Antigone dans une autre existence, et aucun amour humain ne les saurait satisfaire.' Seulement ici, c'est dans cette existence même qu'Antigone a été rencontrée. » *Une amitié d'autrefois*, 28 septembre 1910, p. 278.

³⁶ « Ô Taille-Mince ! Votre grand manteau marron, comme je ne le reverrai jamais ! Comme jamais je ne mettrai ma tête et mon cœur dans un de ses plis [...], comme jamais je ne pleurerai doucement dedans... » *Ibid.*, 17 février 1906, p. 288. Voir aussi « Le chemin qui s'enfonce à la ferme ».

³⁷ « Un jour d'irrévérence-maladie, je l'ai appelée de ce nom qui lui va, par moments : Amy Slim ». *Une amitié d'autrefois*, 26 janvier 1907, p. 292.

³⁸ « Elle » pressentie déjà dans le « Conte du soleil et de la route », réapparaîtra dans « Et maintenant que c'est la pluie... », « Le corps de la femme », « Dans le tout petit jardin en pente ».

³⁹ Titre du second roman, inachevé, d'Alain-Fournier, dont il entame la rédaction en 1913.

⁴⁰ *Lettres au petit B.*, 6 septembre 1908, p. 136-140.

⁴¹ *La Légende de Tristan et Iseult*, « probablement un des plus beaux livres que j'ai lus [...], d'un ton qui résonne jusqu'au tréfonds de moi. » Lettre à Rivière, 3 janvier 1913. Sans doute faut-il voir à travers la présence incongrue de la lettre Y au début du prénom la volonté de Fournier de rappeler celui de l'aimée, Yvonne, dont la blondeur évoque invinciblement l'héroïne de la vieille légende. Sur le thème de la blondeur, voir *supra*, note 14.

⁴² *Correspondance*, tome I, 2 novembre 1905, p. 170.

⁴³ *Une amitié d'autrefois*, 9 juillet 1905, p. 32.

⁴⁴ *Ibid.*, 21 septembre 1909, p. 297-98.

- ⁴⁵ *Lettres au petit B.*, 6 septembre 1908, p. 135.
- ⁴⁶ *Correspondance*, tome II, 15 août 1906, p. 197.
- ⁴⁷ *Une amitié d'autrefois*, 26 décembre 1906, p. 72.
- ⁴⁸ *Ibid.*, 21 août 1907, p. 292-93.
- ⁴⁹ *Lettres à sa famille*, à sa mère, 3 septembre 1909.
- ⁵⁰ *Lettres au petit B.*, 7 mai 1909, p. 155-56.
- ⁵¹ « *Montés d'abord à la basilique, nous avons regardé, d'une balustrade, les malades et la foule priant devant la grotte et les piscines. Alors soudain j'ai été repris de cette même émotion immense et sans nom. Je ne puis savoir pourquoi tellement ce besoin de pleurer. Peut-être est-ce cette confiance désespérée qu'ils ont. Elle a dit : 'Ici, je ferai des miracles.' Et par tous les trains du monde, en se racontant doucement leurs espoirs, ils sont venus.* » *Lettres à sa famille*, à Isabelle, 17 mai 1909, p. 335-36.
- ⁵² *Une amitié d'autrefois*, 20 mai 1909, p. 211.
- ⁵³ *Ibid.*, p. 212.
- ⁵⁴ *Correspondance*, tome IV, lettre à Rivière, 4 avril 1910, p. 199.
- ⁵⁵ *Une amitié d'autrefois*, 28 septembre 1910, p. 278.
- ⁵⁶ Courrier à Alexandre Guinle, camarade de Lakanal, en date du 5 janvier 1907, non envoyé, rapporté dans la lettre à Rivière du 26 janvier 1907. *Ibid.*, p. 225.
- ⁵⁷ *Ibid.*, 26 janvier 1907, p. 227.
- ⁵⁸ *Lettres à sa famille*, à Isabelle, 17 mai 1909, p. 337.
- ⁵⁹ *Ibid.*.
- ⁶⁰ *Ibid.*, tome IV, 2 mai 1913, p. 353.
- ⁶¹ *Lettres au petit B.*, 6 septembre 1908, p. 135.
- ⁶² *Lettres à sa famille*, à sa mère, 10 juin 1909, p. 344.
- ⁶³ Victor Hugo, « Fonction du poète », *Les Rayons et les Ombres* (1840), Paris, Librairie Générale Française, coll. Le Livre de Poche, 1964, p. 247.
- ⁶⁴ *Correspondance*, tome I, lettre à Rivière, 27 août 1905, p. 88.
- ⁶⁵ Apollinaire, *Calligrammes*, Paris, Mercure de France, 1918, p. 199.
- ⁶⁶ *Une amitié d'autrefois*, 5 septembre 1909, p. 237.
- ⁶⁷ *Ibid.*, datée « Jeudi de l'Ascension 1909 » (20 mai), p. 211.
- ⁶⁸ *Lettres à sa famille*, à Isabelle, 1^{er} août 1914, p. 385.